



1



2



3



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra).
 1. Chapeau de velours orné de Tulipes en velours 2. Toque de gaze tissu
 d'Or 3. Coiffure en rubans de gaze en Argent. Des Magasins du Cordon vert
 rue de Richelieu N^o 96.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage l'Opéra
Chapeau de velours orné de gances et boules d'or, Robe de gros de
Naples garnie de volans, Pélerine de crêpe garnie de blonde Des
Magasins du mariage enfantin, Rue S.º Anne,

Nouveau Journal des Modes, des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
No 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, No 46, au Marais, et rue Richelieu, No 67 ;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

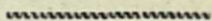
TOUT est interverti dans l'ordre de la nature et dans l'ordre
des plaisirs depuis quelques années, s'écrient les artistes coif-
feurs, modistes, couturières, fleuristes, etc.; cette tempé-
rature de printems est vraiment désespérante: elle retarde l'ins-
tant où de brillantes réunions se succèdent sans interruption et
font éclore chaque jour un caprice nouveau qu'il nous est si



doux de satisfaire ! En effet, beaucoup de femmes élégantes ont adopté les usages anglais, et ne quittent leur campagne qu'après les fêtes de Noël. Aujourd'hui les grands bals et les nombreuses soirées n'ont guère lieu qu'après le jour de l'an ; mais aussi, pour ne rien perdre en jouissance, le carnaval ou plutôt les réunions dansantes se prolongent-elles jusque vers la fin du carême.

En attendant, on peut du moins se donner un avant-goût de toutes les jolies choses préparées pour cette heureuse époque. Nous avons passé entr'autres deux heures délicieuses dans les magasins de M. Burty, rue Richelieu, N° 89, où nous avons admiré des robes de bal dont les garnitures sont des chefs-d'œuvre d'élégance, de goût et en même tems de simplicité ; elles reçoivent leur plus grand mérite de la fraîcheur et de la légèreté de leurs ornemens. Les bouillons en gaze qui garnissent le bas du jupon ne paraissent pas avoir été touchés par des doigts humains ; on serait presque tenté de croire qu'ils ont été soufflés sur la robe ou posés par des papillons, tant leur fraîcheur est admirable.

Nous avons vu dans ces mêmes magasins des étoffes toutes nouvelles pour robes de bal et de soirée ; nous citerons par-dessus tout celle de l'*Asgarde*, couleur oiseau de paradis ; ce tissu est en gaze satinée, c'est-à-dire formée d'une large raie en satin uni, et d'une raie un peu plus large en gaze brochée d'un petit semé en satin. On voit aussi chez M. Burty du *gros des Indes* de toutes les couleurs et dans les nuances les plus à la mode. Cette étoffe aura la vogue pour les robes habillées, et remplacera le gros de Naples.



Comme il paraît certain que la mode des coiffures en cheveux, formées par des nœuds en ruban, sera adoptée cet hiver, nous engageons les dames et surtout les coiffeurs à remarquer particulièrement la coiffure en ruban que nous donnons aujourd'hui sur la planche des chapeaux ; cette coiffure, qui sort des magasins du *Cordon vert*, rue Richelieu, N° 90, forme un diadème sur le front et sied à toutes les physionomies. Rien de plus gracieux que cette guirlande de coques qui traverse les cheveux, et vient se terminer par un nœud sur le côté. Depuis long-tems, le *Cordon vert* est en renommée

pour ses jolies inventions de ceintures, et surtout pour la bonté et la variété de ses rubans. La coiffure *diadème en ruban* est en tout digne de la réputation de bon goût dont jouit ce magasin.

Les chapeaux se doublent toujours en couleur différente du fond. Le vert et le gros violet, le vert pâle et le bleu Haïti, sont, après le noir, les nuances les plus générales pour les chapeaux négligés.

Les chapeaux en satin noir doublés en velours noir uni ou épinglé, sont cependant les plus distingués. Sur les côtés de la forme on place deux touffes de larges feuilles de la même étoffe; ces pattes ou feuilles, terminées en pointes, ont le velours en-dessus et sont doublées de satin.

Les corsages font le désespoir des couturières et le nôtre en même tems. Ces dames ne pouvant rien inventer de nouveau, parce que réellement tous les genres de coupes ont été épuisés, nous en donnent de renouvelées des Grecs. Quelques robes habillées ont des corsages à la grecque tels qu'on les portait il y a quelques années. Avec ces corsages, qui laissent apercevoir un corsage blanc à l'endroit où ils se drapent, on adapte toujours des manches blanches, et le mancheron, pareil à la robe, est ouvert carrément jusqu'à l'épaulette.

On trouve chez M. Simon fils, marchand de modes, boulevard Montmartre, N° 6, un dépôt de cachemire, moussetine et batiste de soie de la fabrique de M. le baron D. . . . Nous recommandons ce nouvel établissement à nos abonnées.

«Quelle recherche dans votre mise, Ernest! jamais je ne vous vis mieux habillé! — C'est que j'ai changé de tailleur; je suis mieux servi; je paie, à présent, mais on me prend moins cher. — Quel est donc ce *Phanix*? — L'ancienne maison *Spire*. — C'est dommage qu'il ne fasse pas des manteaux pour les femmes. — Au contraire, il fait même des *Amazones*. Ma cousine Fanny, devenue comme moi économe, depuis qu'elle est majeure, a fourni son drap *pain brûlé*, et le tailleur a si bien su faire valoir l'élégance de sa taille, qu'elle

monte tous les jours à cheval pour sa santé. . . . à ce qu'elle dit. — Où demeure-t-il ? je lui écrirai de venir me prendre mesure. — Allez plutôt visiter ses riches magasins, rue de la Vrillière, N^o 2, vis-à-vis la Banque. »

LE TEMPLE DE LA MODE.

Un soir que je m'amusais à lire un roman à la mode, il advint que je m'endormis; et permettez-moi, mesdames, de vous raconter les choses que je crus voir pendant mon sommeil, puisqu'elles ont un rapport direct avec celles dont je vous entretiens lorsque je suis éveillée.

Il me semblait que le *Petit Courrier*, ce génie qui préside à notre journal, et dont je ne suis que le secrétaire, venait me chercher en grand costume, et c'était au temple de la Mode que nous devions diriger notre promenade; depuis long-tems il m'avait promis ce spectacle, et j'étais enchantée de voir enfin ce merveilleux sanctuaire dont chacun parle, et que mon guide m'avait tant vanté.

Je ne le fis donc pas attendre, et nous nous élançâmes dans un char le plus élégant du monde, et vraiment digne d'un affidé de la brillante déesse. Nous allions d'une telle vitesse que je ne saurais dire quel chemin nous prîmes, et qu'il me serait impossible de retrouver maintenant l'édifice où l'on me conduisit; je crois cependant pouvoir affirmer que nous ne sortîmes pas de la capitale, et que c'est à Paris qu'il faut chercher le temple de la Mode.

Nous arrivâmes, et je vis un monument dont l'extérieur était fort élégant, comme on le pense, et du meilleur goût. Il était entouré de plusieurs autres, dont deux surtout frappèrent mes regards. Le premier était plus élevé que le temple de la Mode, et aussi beaucoup plus riche; car les marches étaient, je crois, d'or massif, et ses colonnes, d'une hauteur démesurée, étaient entièrement couvertes du diamant le plus pur; mais il y avait dans la composition moins d'élégance et d'harmonie, et la simplicité de l'un plaisait bien plus que le faste irrégulier de l'autre.

« Cet édifice qui attire votre attention, me dit mon guide, vous le reconnaissez sans doute à la petitesse de la porte et à

la foule qui se précipite à l'entrée : c'est le *temple de la Fortune*. Il est écrit que le jour où ce temple sera détruit, celui de la Mode fléchira sur ses fondemens, et ne survivra pas long-tems à sa chute.

» Quant à cet autre monument d'un aspect si bizarre, situé entre le sanctuaire de la Mode et celui de la Fortune, et qui touche presque à ces deux édifices, c'est le *temple du Ridicule*. Approchez, la porte est assez large pour qu'on puisse voir d'ici ce qui se passe dans l'intérieur. Voyez-vous cette foule d'insensés qui s'agitent d'un air d'importance, les uns fiers de l'or qu'ils tiennent à la main, les autres regardant avec complaisance les brillans habits qui les couvrent et les nombreux valets qui les suivent ? Ne vous étonnez pas d'y voir tant de monde, c'est dans cette enceinte que la Fortune excite ses orgueilleux et la Mode ses fanatiques ; je pourrais vous y montrer mille originaux amusans à voir, et tous très-bien placés dans ce temple ; mais ce n'est pas là le but de notre promenade, et d'ailleurs vous en rencontrerez dans le monde qui les valent bien. » Mon guide alors me prit par la main, et nous entrâmes sous le péristyle du temple de la Mode.

Vous toutes, mesdames, qui aimez les fêtes brillantes, les belles toilettes, les nombreuses assemblées, que je vous regrettais ! Imaginez-vous, ou plutôt vous ne pouvez pas vous imaginer les cent mille objets divers qui frappèrent mes regards en entrant dans cette enceinte rayonnante ; l'éclat qui m'environnait m'éblouit d'abord au point que j'étais incapable de me conduire. Mon guide qui connaissait le terrain, me fit traverser très-adroitement une foule joyeuse et bruyante, et je me trouvai bientôt au pied du trône de la *Mode* : ce n'était pas tant la richesse de ses vêtemens qui la rendait très-remarquable que leur élégance et leur bon goût. Elle daigna me sourire avec bonté, et s'entretint assez long-tems avec le *Petit Courrier*, auquel elle transmit ses ordres.

Nous quittâmes bientôt la déesse de peur de paraître indiscrets, et nous nous mêlâmes à la foule qui se promenait dans le temple. Ce fut alors que j'examinai à loisir l'architecture et la disposition intérieure de l'édifice. Puisqu'un homme de beaucoup d'esprit a écrit un gros volume in-folio pour donner les proportions d'une statue de Jupiter, je cherche à calculer combien il m'en faudrait pour donner à mes lectrices une idée

de la perfection du travail de ce monument, et peut-être publierai-je plus tard ces volumes, et les enverrai-je franc de port à toutes les abonnées; mais il faut qu'elles se contentent aujourd'hui de savoir que rien n'est plus élégant ni plus coquet que la décoration de la salle. Elle est éclairée, comme vous le pensez bien, au gaz hydrogène, sans préjudice des mille bougies qui brûlent dans cent boudoirs dont elle est entourée. Lorsque j'eus examiné l'édifice jusque dans ses plus petits détails, mon attention se porta de nouveau sur la société qui s'y trouvait avec moi.

(La suite au prochain Numéro.)

CORRESPONDANCE.

Monsieur,

Voici un fait qui démontre comment et par quel charlatanisme on peut souvent parvenir à usurper des succès ou des résultats avantageux. Cet exemple s'est passé sous mes yeux, et je puis vous en garantir l'exactitude; il en vaut bien un autre, et peut-être trouverez-vous convenable de l'insérer dans votre journal.

Il existait, à Louvain, surnommée *la savante*, à cause de son université, une famille de cinq sœurs, ouvrières, pauvres, laides, communes, ignorantes, car elles savaient à peine lire. Elles étaient souvent visitées par un traitant sans emploi, peu fortuné, mais homme d'esprit, bon chimiste, fin, adroit, et fort ambitieux. Il imagina d'établir une brasserie sous le nom de ces demoiselles. La brasserie fut bientôt en activité; mais il fallait trouver un moyen de débit pour une bière sans réputation encore, dans un pays où il y avait tant de concurrence : voici comment s'y prit M. Ver... Il paya des agens qui, sur toutes les routes, entraient dans les meilleurs estaminets, pour demander de la bonne bière de Louvain, qu'on ne manquait pas de leur apporter. A la première gorgée : « Mais, l'ami, quelle bière nous donnez-vous donc là? est-ce » que vous n'avez pas de bière d'Art... de Louvain? » On levait aussitôt le siège pour s'en aller, et le maître inquiet,

effrayé : « Mais, messieurs, un instant ! nous ne la connaissons pas ; voilà, en effet, *plusieurs fois* qu'on nous en demande : est-elle vraiment préférable aux autres ? — Oh ! sans doute ! bien préférable et à meilleur compte : si vous le voulez, je me charge de vous en envoyer à l'essai. » Marché fait, on allait ailleurs, à Malines, à Tirlemont, à Anvers, à Bruxelles, etc. ; on réussissait partout. Bientôt la bière d'Art... fut préférée, demandée ; elle fut la seule en vogue ; au lieu d'une brasserie, on en établit trois, puis cinq. La bière sortait par une porte, l'or entrait par l'autre avec profusion. Les couturières devinrent grandes dames à château, à équipage, à laquais ; les étrangers allaient voir leur campagne, située à quatre lieues de Louvain, sur le canal de ce nom, comme on allait voir la *Malmaison* : j'y ai conduit souvent les amis qui venaient me visiter. Les jardins de Vesp... étaient admirables, les productions exotiques et indigènes variées et d'une végétation que l'instruction seule des jardiniers et leurs bons soins pouvaient obtenir ; les serres étaient surtout un véritable objet de curiosité ; elles offraient tour à tour, sur la table de ces dames, les productions et les primeurs de tous les pays, de toutes les saisons. J'ai vu la serre des ananas en donner par jour jusqu'à six bons à couper. Quand l'impératrice Joséphine visita Vesp..., dans un de ses voyages à Bruxelles, les dames Art... firent mettre dans sa voiture dix de ces fruits rares, mûris à point, et divers échantillons de plantes qui manquaient à la collection précieuse de la *Malmaison*.

J'ai vu le plan en relief d'un palais dont le devis montait à un million, que la société voulait faire exécuter à Vesp... L'entretien des serres seulement coûtait, année commune, de 25 à 30 mille francs ; enfin, le *Cicerone* de Vesp... n'oubliait pas plus de montrer de somptueuses écuries à la hollandaise, pour un nombre considérable de beaux chevaux, qu'une meute de chiens de chasse de toute espèce, attestant le luxe et le goût du maître.

Il n'est pas indifférent de rapporter qu'une clause particulière et fort extraordinaire du contrat de M. Ver..., passé avec ces demoiselles, privait du bénéfice de la société celle qui s'en serait séparée par le mariage. Elle n'avait droit alors qu'à une dot très-médiocre ; toutes étaient déjà vieilles, mais toutes étaient riches, et les partis devenaient nombreux. Un

homme de beaucoup d'esprit, peu fortuné, mais en grande réputation de lumières, de talens, a pourtant trouvé le moyen d'en épouser une, et de la soustraire à la rigueur de la clause qui, disait-on, aurait pu donner matière à un procès neuf et piquant contre M. Ver. . . . Quoi qu'il en soit, il est mort millionnaire; j'ai quitté la Belgique, j'ignore le reste.

Vous voyez, en effet, monsieur le rédacteur, que le charlatanisme est bon à quelque chose. Vous n'en doutez pas plus que moi, et si nous en avions un peu plus, nous pourrions, sinon devenir millionnaires comme l'abbé Ver. . . , du moins nous passer, vous, de votre journal, et moi, ainsi que bien d'autres, de mes articles.

J'ai l'honneur, etc.

ANNONCE.

Il n'est pas de femme élégante qui ne connaisse, au moins de réputation, la maison de MM. Laugier Père et Fils, parfumeurs-distillateurs, rue Bourg-l'Abbé, n° 41. Le zèle de ces messieurs ne peut être comparé qu'à leur talent : chaque jour voit éclore chez eux quelque nouvelle composition cosmétique propre à conserver la beauté, et beaucoup de nos jolies femmes leur ont des obligations de plus d'un genre.

Aujourd'hui nous recommandons particulièrement à nos abonnées la nouvelle composition que MM. Laugier viennent de consacrer à l'embellissement de la peau, et surtout des mains, et qu'ils ont nommée *Crème de Pâte d'amandes*. Un pareil cosmétique n'est point à dédaigner, car de jolies mains sont un avantage inappréciable, et certain courtisan, un des hommes les plus laids de son siècle, devait moins à son esprit qu'à la beauté des siennes, les bonnes grâces dont le favorisaient quelques dames de la cour de Louis XIV.

Nous renvoyons au Prospectus de MM. Laugier, celles de nos abonnées qui voudront connaître les nombreux avantages de ce nouveau cosmétique. Il ne peut qu'ajouter à la réputation justement méritée de ses inventeurs, qui d'ailleurs méritent à plus d'un titre la bienveillance du beau sexe.

A ce Numéro est jointe la Planche 351.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.